

UN LIVRE BLANC

DU MÊME AUTEUR

Exemplaire de démonstration, Fayard, 2003 ; Pocket, 2005.

Carte muette, Fayard, 2004 ; Pocket, 2006.

Bandes alternées, Fayard, 2006.

Philippe Vasset

Un livre blanc

Récit avec cartes

Fayard

Les dix-sept cartes reproduites sont des détails des cartes
IGN n° 2314OT, n° 2315OT et n° 2219ET.
© IGN-Paris, 2007, pour les cartes.
Reproduction interdite. Autorisation N° 80-70 46.

© Librairie Arthème Fayard, 2007.

ISBN : 978-2-213-63411-1

*Allez-y voir vous-même
si vous ne voulez pas me croire.*

Lautréamont, *Les Chants de Maldoror*,
Chant sixième

Dépliées, les cartes révèlent des paysages idéaux, aux contours nets, vus, comme dans les rêves, de haut. Représentations souvent irréconciliables avec ce que ces plans sont censés désigner : égaré en rase campagne, on regarde dans toutes les directions, mais rien ne paraît s'accorder avec les formes claires et les couleurs franches de l'image étalée sur nos genoux.

J'ai commencé à m'intéresser aux cartes quand j'ai compris qu'elles n'entretenaient que des rapports très lointains avec le réel. Séchés, découpés, compressés, coloriés, annotés, les lieux y sont comme des ailes de papillons dans un album : des trophées à manipuler avec précaution. Les routes font des lacets harmonieux, les cultures des motifs réguliers, et l'altitude ou la profondeur s'énon-

cent en longues lignes sinueuses et parallèles qui grisent les flancs des montagnes les plus escarpées. Plutôt que de surcharger le dessin et d'en rompre les proportions avec des symboles compliqués, les cartographes laissent parfois certaines zones vierges. C'est particulièrement frappant sur les cartes de villes : l'espace y apparaît irrégulièrement perforé de trous bien nets, comme une boîte de chocolats vidée de ses meilleures pièces.

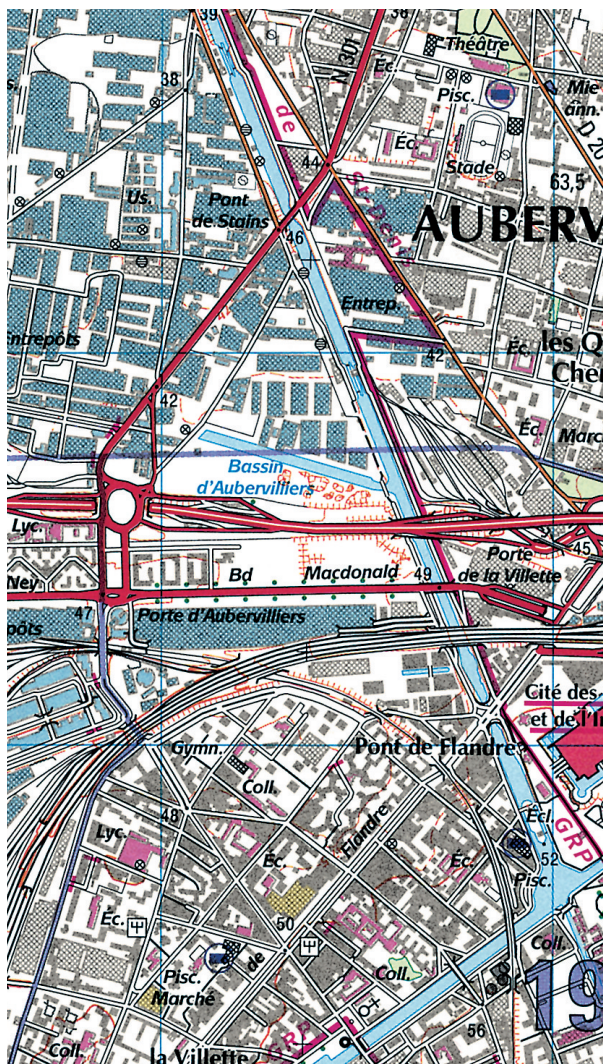
Qu'y a-t-il dans ces lieux théoriquement vides ? Quels phénomènes ont été jugés trop vagues ou trop complexes pour être représentés sur une carte ? Pourquoi ces occultations suspectes ? Autant de questions nécessitant un examen approfondi. Pendant un an, j'ai donc entrepris d'explorer la cinquantaine de zones blanches figurant sur la carte n° 2314 OT de l'Institut géographique national, qui couvre Paris et sa banlieue. Au cours de cette quête, j'espérais, comme les héros de mes livres d'enfant, mettre au jour le double fond qui manquait à mon monde.

Avant que quoi que ce soit n'apparaisse, on ne voit que des murs et des clôtures. La carte dit qu'il n'y a rien derrière, mais difficile de la croire : si ces zones sont effectivement vierges, pourquoi cette débauche de protections ?

Le premier site que j'ai visité est un rectangle mince et immaculé situé à l'extrême nord du XIX^e arrondissement, entre le boulevard Macdonald, le périphérique, et le canal Saint-Denis. Lorsque je suis descendu à l'arrêt Macdonald du bus PC3, je n'ai aperçu que de hauts murs noircis par les gaz d'échappement courant sur près de deux cents mètres. Une lourde chaîne fermait la seule entrée, et les rares fenêtres qui trouaient la muraille étaient garnies de barreaux. Impossible d'y pénétrer ; ma toute première expédition allait aboutir à un échec complet, ce qui était de mauvais augure pour la suite de mon projet. En faisant

le tour de l'enceinte, j'ai fini par trouver, tout contre le talus du périphérique, une brèche dans le béton. Je m'y suis glissé.

C'est le paradoxe des friches : il y a toujours des clôtures et des pancartes indiquant que le site est gardé vingt-quatre heures sur vingt-quatre par une entreprise au nom menaçant (Euroguards, Vigilantis, etc.), mais il existe inmanquablement un moyen d'entrer facilement, comme si les propriétaires préféraient laisser des passages dérobés permettant aux rôdeurs les plus obstinés d'aller et venir comme par des chatières plutôt que de devoir chaque semaine réparer les trous dans le grillage. En douze mois d'expéditions, je n'ai été arrêté qu'une seule fois par des clôtures neuves, sans trou, et fixées sur des piliers fermement scellés dans le sol : c'était autour des pistes de l'aéroport de Paris-Charles-de-Gaulle qui forment, sur la carte, de grands rectangles blancs. Ne pouvant m'introduire sur le site, j'ai suivi les grilles sur toute leur longueur, me mêlant aux groupes de *planespotters*, ces passionnés qui photographient chaque avion qui décolle ou atterrit. Je les ai interrogés sur la configuration de l'aéroport, que tous connaissaient parfaitement, et leur ai demandé si, par



hasard, certains bâtiments n'étaient pas représentés sur la carte que je leur soumettais. Bien sûr, m'ont-ils répondu : au nord du site, en face d'un grand champ de blé, se trouve la zone internationale, par où transitent les étrangers en instance d'expulsion.

Papillonants à la périphérie de la vision, une nuée d'événements vagues, sans suite, bancals, comme ces trois voitures rangées sous le pont, les pare-brise et les fenêtres obturés de papier journal. Avant l'aube en sortent des hommes en survêtement qui s'étirent et font les cent pas en buvant le café d'un thermos (deux véhicules sur trois portent une plaque d'immatriculation étrangère). Ils débarrassent ensuite les banquettes des emballages et des canettes vides, sortent du coffre leurs costumes soigneusement pliés et vont se changer à tour de rôle derrière une des piles du pont. Une dernière cigarette et ils partent, chacun dans une direction différente. J'ai noté tout cela au jugé, très vite, comme on photographie sans viser, l'appareil à bout de bras.

Derrière les hauts murs du boulevard Macdonald, il y avait des amoncellements de cail-

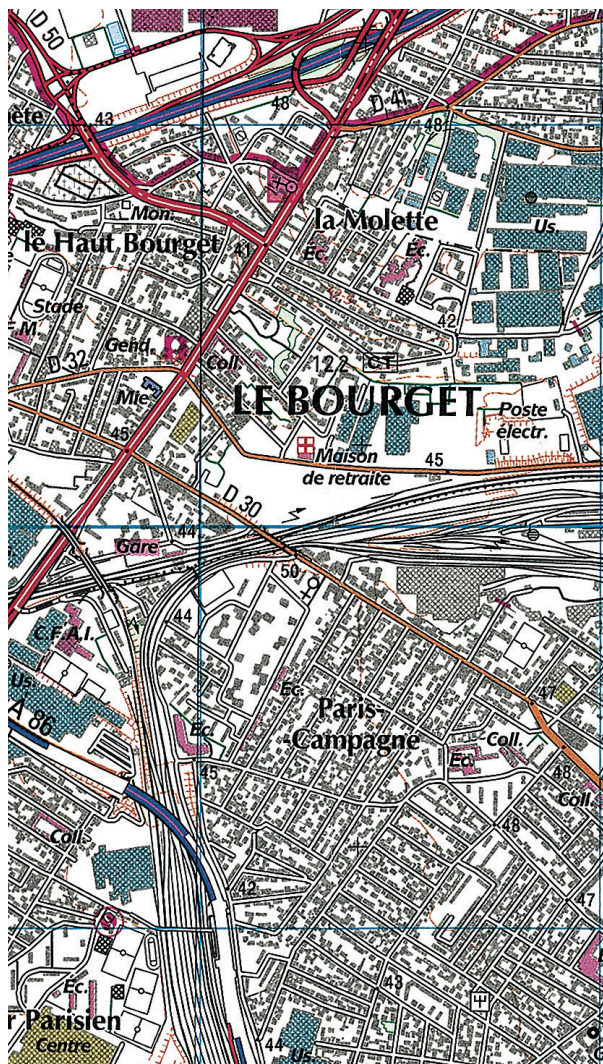
loux, sable, graviers, lampadaires, barrières métalliques et grilles diverses. Le sommet des monticules les plus élevés offrait un point de vue unique sur le boulevard périphérique : l'intérieur des automobiles et le visage des conducteurs défilaient comme ces appartements rapidement entrevus depuis le train à l'orée de la ville. Sur le talus séparant le terrain de la route, deux tentes avaient été plantées : leurs occupants s'agitaient en ombres chinoises sur la toile.

À l'intérieur de l'enceinte s'alignaient une trentaine de petites cabanes de planches et de bâches surmontées de toits de tôle ondulée. On n'entendait pas un bruit, et j'ai cru que ces apprentis servaient à entreposer du matériel ou des outils. Ce n'est que parvenu à quelques mètres des baraques que j'ai senti la fumée, vu le linge qui séchait sur un fil et aperçu la main qui tirait brusquement un rideau sur l'une des rares fenêtres.

Je n'ai pas osé toquer au carreau de ces cahutes et suis ressorti du site pour me poster à proximité et surveiller l'entrée. Quelque temps après, j'ai vu un couple chargé de sacs

en plastique remonter la rue et pénétrer, non sans avoir soigneusement regardé alentour, dans l'issue ménagée dans le mur. Plus tard, deux hommes sont ressortis. Pas des clochards, plutôt des migrants, vraisemblablement des Roms venus d'Europe de l'Est. J'ai calculé qu'une dizaine de familles devaient vivre dans les cabanes (c'étaient effectivement, je l'apprendrai plus tard, des Roms : ils venaient de Slovaquie et seront finalement évacués lors d'une grande chasse aux errants diligentée par la préfecture de police en plein mois d'août).

À peine entamée, mon expédition s'éloignait du chemin tracé : en lieu et place des mystères espérés, je ne trouvais qu'une misère odieuse et anachronique, un bidonville caché aux portes de Paris. C'était le premier d'un long défilé : au Bourget, le terrain nu délimité par la voie ferrée et les rues Jean-Jaurès, de Verdun et du Commandant-Rolland sera lui aussi, lorsque j'y passerai, occupé par des huttes de tôle et des enfants en guenilles courant entre les tas d'ordures fumants comme



sur les photographies du bidonville de Nanterre qui illustraient, au lycée, le chapitre sur la guerre d'Algérie de mon livre d'histoire (quelques mois plus tard, lorsque je repasserai, il n'y aura plus rien : toutes les baraques et leurs occupants auront disparu, et un immense panneau publicitaire vantera, images de synthèse à l'appui, le confort des lotissements dont la construction allait démarrer).

À chaque fois, que ce soit devant les cabanes édifiées sous le pont de l'A86, sur les berges du canal Saint-Denis ou dans les salles aménagées par les fumeurs de crack dans les anciens entrepôts de la Sernam, porte d'Aubervilliers, ma naïveté m'exaspérait : venu chercher du merveilleux et ne découvrant que des ruines, je me faisais l'effet du capitaine Haddock qui, au début des *Bijoux de la Castafiore*, s'étonne que des gitans vivent dans une décharge. Soudain dévoilée, cette misère invisible emplissait tout mon champ de vision et modifiait mon point de vue sur la ville, comme dans ces photographies de paysages urbains que le Japonais Nasaro Nasahari prend immergé dans la mer, les vagues se mêlant aux édifices. Brusquement, je ne voyais plus que les ballots de vêtements accrochés aux arbres

près de la gare de l'Est, les abris aménagés le long de la Seine dans les locaux inusités de la brigade fluviale et les huttes de cartons construites sur l'accotement du périphérique, porte de Bagnolet. Par endroits, Paris n'était plus que caravanes et immeubles désaffectés entre lesquels serpentaient, silencieuses et résignées, des files de silhouettes immobiles attendant pendant des heures devant les préfectures, les soupes populaires et les pharmacies.

Ce n'était pas simplement mon regard qui se modifiait, mais la ville elle-même qui changeait de physionomie. L'association Médecins du Monde avait commencé à distribuer aux errants de petites tentes rondes qui leur permettaient de s'installer n'importe où, et, lentement, Paris se retournait comme un gant : le dénuement d'ordinaire relégué à la périphérie ou aux profondeurs de la ville affleurait à la surface et s'affichait en pleine lumière. De grands campements se constituaient sur les berges de la Seine, contre le Centre Pompidou, sur les boulevards Richard-Lenoir et dans le square Éloïse-et-Abélard.

Grossièrement pixelisées, ou bien barrées de la mention « non facturé », mes photographies ne montrent rien. Celle-ci, presque totalement noire, a été prise dans un tunnel de la petite ceinture dont l'entrée est à peine masquée par quelques jeunes noisetiers. Les premiers mètres ne sont que terre battue, bouteilles brisées et planches calcinées. Puis la lumière décroît brutalement, et on bute contre des palettes disposées en quinconce pour contrarier la progression. Au-delà, il n'y a plus qu'une étroite ruelle centrale avec, alignés contre les deux parois, des matelas et des fauteuils, parfois occupés par une forme emmitouflée. Les allées et venues sont très surveillées, et les visiteurs, même accompagnés, sont régulièrement arrêtés et questionnés. L'obscurité est quasi totale, mais elle ne semble gêner personne : l'atmosphère bruisse de conversations et de musiques étouffées. Derrière le désordre apparent, on pressent une organisation méticuleuse, presque maniaque.

Au bout de deux mois, j'avais complètement abandonné l'idée de faire apparaître la moindre parcelle de merveilleux : les blancs des cartes masquaient, c'était clair, non pas

l'étrange, mais le honteux, l'inacceptable, l'à peine croyable : des familles campant dans la boue en pleine ville et des hommes qui, comme à La Courneuve, sous l'A1, devaient aller arracher aux obstacles des parcours de santé avoisinant des rondins pour alimenter leur feu l'hiver. J'ai donc radicalement changé d'approche, décidant, à rebours de toutes les règles que je m'étais fixées, de m'intéresser au contexte, d'interroger les gens, de consulter des rapports et des spécialistes, bref, d'écrire une sorte de documentaire, un texte qui dirait : « Regardez, voilà comment des gens vivent dans votre ville, et vous, vous ne voyez rien ; pire, vous vous organisez pour les cacher. »

Me refusant à les surprendre dans leurs abris (peut-on imaginer intrusion plus violente : « Bonjour ! vous vivez là ? Comme c'est curieux ! »), je suis allé à la rencontre de ceux qui campaient en plein Paris. Malgré la méfiance que je leur inspirais (difficile de leur en vouloir : un type qui traîne à proximité des terrains vagues et cherche, mine de rien, à se

renseigner sur les gens qui y habitent ne peut pas, selon toute vraisemblance, être autre chose qu'un flic, voire pire), Arthur, électricien polonais, et Ruslan, plombier bulgare, ont accepté de me raconter comment ils vivaient dans les recoins du quai d'Austerlitz, de même qu'Ibrahim et sa famille, venus de Mostar pour dormir porte d'Ivry dans de grandes tentes de bâches et de draps cousus cachées dans les bosquets qui recouvrent, à cet endroit, les voies de la Petite Ceinture. Je les écoutais et prenais des notes, comme je le ferais plus tard avec Isaac, Michel et Catherine. Tous avaient la gentillesse de ne pas s'offusquer quand, au lieu de les interroger sur leur histoire, je leur posais des questions pratiques : organisaient-ils, la nuit, des tours de garde ? Disposaient-ils de cachettes pour déposer des affaires et venir les rechercher plus tard ? Lesquelles ? Et comment défendaient-ils leur territoire ? Le soir, je relisais mes carnets, précisant tel point, corrigeant tel autre.

Mais, lorsque j'ai voulu synthétiser toutes les informations rassemblées, les phrases ont

refusé de s'agencer en argumentaire : mes textes n'expliquaient rien, ne racontaient aucune histoire, et laissaient même transparent par endroits une fascination difficile à assumer pour ces existences portées jusqu'à l'extrême public, ces patientes appropriations d'un coin de rue, d'un trottoir, et ces vies dissolues dans le mouvement et le passage. J'ai vite compris que jamais je n'arriverais à dénoncer quoi que ce soit, préférant la confusion à la clarté, m'y prélassant même, et retardant le plus possible le moment où il faudrait choisir mon camp et cesser d'être transparent, sans poids ni place.